Au temps où le célèbre kabbaliste Rabbi Leib officiait comme rabbin dans la vieille ville de Prague, les juifs étaient persécutés. L'empereur Rodolphe II, un homme érudit, était intolérant envers quiconque n'observant pas le culte catholique. Il persécutait les protestants, et les juifs plus encore, qu'il accusait souvent d'utiliser le sang des chrétiens pour préparer les *matsot* de *Pessah*. Presque tout le monde savait que ces accusations étaient infondées, que la religion juive interdisait la consommation de sang animal, sans même parler de sang humain. Mais l'accusation revenait toujours après quelques années. Chaque fois qu'un enfant chrétien disparaissait, les ennemis des juifs proclamaient qu'il avait été tué afin de fournir du sang pour les matsot. Les faux témoins ne manquaient jamais.

On exécutait des innocents, et plus d'une fois

l'enfant disparu était retrouvé, vivant et en bonne santé.

Rabbi Leib, un grand spécialiste du *Talmud*, était initié au mysticisme et à la magie. Il semblait avoir le pouvoir de guérir les malades en invoquant des forces surnaturelles, à l'aide de camées et de talismans. Chaque fois qu'un membre innocent de sa congrégation était emprisonné, Rabbi Leib ne tardait pas à prouver l'innocence du malheureux. Ils étaient nombreux à penser que Rabbi Leib pouvait appeler à l'aide les anges, et même les démons et les diables quand la communauté était en grand danger.

Il vivait à Prague un noble du nom de comte Jan Bratislawski, qui avait été immensément riche, avec de nombreux domaines et des centaines de serfs, mais qui avait dilapidé sa fortune en jeux d'argent, beuveries et escarmouches avec d'autres seigneurs. Sa femme se sentait si déshonorée par ses turpitudes qu'elle tomba malade et mourut. Elle lui laissa une petite fille, Hanka.

Au même moment vivait à Prague un juif du nom de Reb Eliezer Polner. C'était un homme

d'affaires capable et efficace, et, bien qu'il habitât dans le ghetto, il devint un banquier réputé, non seulement à Prague mais dans toute l'Europe. Reb Eliezer était célèbre aussi pour sa charité envers les juifs et les chrétiens. Il approchait de la soixantaine et avait une barbe grise aux reflets d'argent. Même en semaine, il portait un chapeau beige et un long manteau de soie avec une large ceinture. Reb Eliezer avait une grande maison, des fils et des filles mariés et une ribambelle de petits-enfants. À sa façon, c'était un savant. Il avait pour habitude de se lever chaque jour à l'aube, de prier et d'étudier la Bible et le Talmud jusqu'à midi. Alors seulement il allait à la banque pour vaquer aux affaires du jour. Sa femme Sheindel venait d'une bonne famille et avait la même crainte de Dieu et le même bon cœur que son mari. Elle visitait quotidiennement l'hospice, apportant pain et soupe aux pauvres et aux malades.

Comme le comte Bratislawski était toujours à court d'argent, il avait dû vendre la plupart de ses champs, de ses forêts, et aussi de ses serfs, qu'on

pouvait vendre et acheter comme du bétail à la fin du XVI^e^ siècle. Il devait beaucoup d'argent à la banque de Reb Eliezer, au point que Reb Eliezer dut lui refuser tout prêt supplémentaire.

Cette même année, au mois de mars, qui tombe autour du mois de *nissan* pour les juifs, le comte avait joué aux cartes avec un groupe de riches parieurs tous les jours de la semaine jusque tard dans la nuit. Il avait parié et perdu jusqu'au dernier ducat d'or que contenait sa bourse. Voulant se refaire, il commença à jouer à crédit, s'engageant par écrit à rembourser toute dette contractée dans les trois jours. Manquer à une telle promesse était considéré comme le pire des déshonneurs par ces parieurs. Plus d'une fois, un joueur ne pouvant rembourser s'était tiré une balle dans la tête.

Après avoir signé cette garantie, le comte Bratislawski se remit à jouer avec ferveur, buvant du vin et fumant du tabac. À la fin de la partie, le comte avait perdu soixante-quinze mille ducats. Il était trop ivre pour se rendre compte de ce qu'il avait fait. Il rentra à son château et dormit

longtemps. Ce n'est qu'en se réveillant qu'il prit conscience de la situation. Il n'avait pas même soixante-quinze ducats à sa disposition. Toutes ses propriétés avaient été vendues ou hypothéquées.